

## Compte-rendus

### Patristique

Philippe HENNE, *Introduction à Hilaire de Poitiers, suivie d'une anthologie*, Cerf, 2006, 240 p.

Deux ans après son *Introduction à Origène*<sup>1</sup>, le Frère Philippe Henne nous invite à découvrir une autre figure patristique d'importance : saint Hilaire de Poitiers.

Cet évêque gaulois du IV<sup>e</sup> siècle, issu, selon l'auteur, du paganisme et pourvu d'une substantielle formation intellectuelle, fut à bien des égards un pionnier. Premier théologien occidental non africain à écrire en latin, il fonda toute son activité sur le mystère trinitaire et l'Écriture sacrée. En entrant dans le premier, il parvint à bâtir une dogmatique à la fois occasionnée par l'hérésie arienne et destinée à celle-ci ; en puisant à la seconde, il réussit à édifier ses ouailles, soucieux qu'il était d'accomplir pleinement sa charge pastorale et de contribuer au renouveau liturgique.

Ce grand défenseur de la foi de l'Église dut payer de sa personne pour que fût garantie l'orthodoxie au cœur d'un empire toujours davantage arianisant ; mais l'apathie de plusieurs de ses pairs et l'exil contraint en Orient ne firent que

l'encourager à poursuivre sa démarche polémique. On ne connaîtrait toutefois pas véritablement la personnalité d'Hilaire – comme celle, du reste, de n'importe quel auteur ecclésiastique des premiers siècles – si l'on s'en tenait à cet aspect. Car à la controverse se mêle indissociablement la contemplation. L'Histoire de France, ne l'oublions pas, lui reconnaît un rôle non négligeable dans l'instauration d'une chrétienté et d'une tradition monastique occidentales : sans lui, saint Martin n'aurait pu sans peine fonder Ligugé.

Cette *Introduction*, très générale et essentiellement historique, a du moins l'avantage de la clarté et de la justesse : elle met à la portée du plus grand nombre l'œuvre du docteur poitevin, dont le rôle a été pour le moins fondamental dans le processus de définition de la doctrine, trinitaire en tout cas, de l'Église et fournit, par le biais de considérations historiques, le moyen de resituer la pensée hilarienne dans les circonstances qui l'ont vu naître. Le lecteur trouvera, à la suite des trois parties du développement, une anthologie de textes, quelquefois peut-être trop indirectement mis en rapport avec le sujet principal de l'étude, mais desquels chacun peut prendre connaissance avec profit, ce qu'une harmonisation de la traduction aurait pu rendre plus aisé encore.

1. *Introduction à Origène*, suivie d'une anthologie, Paris, Les Éditions du Cerf, 2004, 304 p.

Jérémy DELMULLE

## Christologie

G. NARCISSE, *Le Christ en sa beauté, H.U. von Balthasar et saint Thomas d'Aquin*, Socéval Éditions, Magny-les-Hameaux, 2005, t. 1, *Christologie*, 318 p ; t. 2, *Textes annotés*, 479 p.

Un théologien est-il intéressant ? Pour le vérifier avec méthode, l'ouvrage en considère deux. À la lumière du cœur de la foi chrétienne – Jésus Christ, il s'agit de comprendre une œuvre théologique du xx<sup>e</sup> s. par le biais d'une autre : Hans Urs von Balthasar par le biais de saint Thomas d'Aquin. Ce propos tient en deux tomes distincts et complémentaires : 1. *Christologie*. 2. *Textes annotés*.

Le premier donne accès à la démarche de Balthasar, présentée selon les trois étapes de sa Trilogie : *beauté, bonté, et vérité*. Lire Balthasar comporte de réelles difficultés d'interprétation. Entre ce qu'il écrit en divers endroits de son œuvre trop vaste et ce qu'il veut dire, il est possible de constater certains écarts, du moins en première lecture. En évitant l'étroitesse des querelles d'écoles, Gilbert Narcisse conduit un exercice d'interprétation critique. Il tend plus à fournir des clés de lecture qu'à trancher sur les points contestés de la proposition balthasarienne (la kénose intratrinitaire, par exemple). La présentation nette, le style simple de l'écriture, les notions théologiques clairement mises en travail rendent le texte très accessible.

En reprenant les acquis de sa thèse de doctorat *Les Raisons de Dieu. Argument de convenance et Esthétique théologique selon saint Thomas d'Aquin et Hans Urs von Balthasar* (Fribourg (CH), 1997), l'auteur conclut à la possibilité non réalisée d'une esthétique *christologique* chez Thomas d'Aquin, dont la pensée reste régulée par

le souci du vrai plus que par celui du beau. On comprend alors la présentation de l'œuvre balthasarienne sous le jour de la beauté, de la bonté, de la vérité *du Christ* en chaque cas. La mise en perspective du tome 1 est à référer à l'anthologie commentée du tome 2 : une véritable visite guidée de la Trilogie en traduction française retravaillée est ainsi rendue possible. Issus du travail théologique, ces deux tomes constituent une belle ressource pour qui s'intéresse aux questions de la liberté et de la vérité dans le contexte contemporain d'explicitation de la foi, sous les formes du témoignage, de la catéchèse comme de la prédication.

Philippe DOCKWILLER, dominicain.

## Théologie

Christan DUQUOC, *Dieu partagé. Le doute et l'histoire*, Cerf, Paris, 2006, 312 p.

En conclusion de son livre *Dieu différent*, C. Duquoc écrivait en 1977 : « Sans doute est-ce là notre tentation : nous imaginons l'unicité de Dieu (monothéisme) comme un instrument idéologique. Dieu est la Réalité en laquelle s'abolissent toutes les différences, il rend illusoire notre histoire, il imprime par son projet une fatalité, il est l'Unité qui rend vaines toutes les disséminations, il est la loi qui marginalise toutes les transgressions ». Plus récemment, en 2002, C. Duquoc parlait d'une « symphonie différée » (dans son ouvrage *L'unique Christ. La symphonie différée*) pour évoquer les fragments de sens de l'histoire de l'humanité que nul horizon, programme commun ou unifié, ne relie de manière universelle dans une totalité manifeste. Ainsi la multiplicité – et par conséquent l'impossible unité synthétique – des conceptions de

l'accomplissement de l'humanité de l'homme, n'est pas un déficit de sens, mais une promesse féconde. La division des chrétiens entre eux, du christianisme et du judaïsme, des différentes religions, des visions du monde et de l'histoire, correspond à une résistance heureuse à toute prétention d'imposer hâtivement une vérité plénière à l'homme sur sa destinée.

C'est ce même thème de l'impossible unification de l'agir de Dieu et de la représentation unique du monde que l'on appellerait Dieu à la manière du théisme, dans une pensée raisonnable, qui est abordée ici. Cet ouvrage porte sur ce que l'on entend par révélation à la suite du grand récit biblique. L'auteur s'attaque en premier lieu au concept contemporain d'*autorévélation* qui pour lui « évoque la transparence du mouvement » par lequel Dieu se rend présent et compréhensible aux hommes. Or le projet de Dieu ne saurait avoir « la clarté d'un projet à effet univoque ». Il va donc s'agir de montrer le caractère hésitant, indécis, indéterminé des différentes figures de l'alliance pour réussir à montrer le visage de Dieu qui ne se révèle pas seulement à partir de lui-même, mais en fonction et avec son partenaire humain au cours d'une histoire qui n'a pas le sens et le tracé qu'une providence « infantilissante » aurait souhaité voir décidés une fois pour toute. La réflexion vise à montrer que la pensée de Dieu se révélant doit intégrer l'aléatoire, la compromission mutuelle entre Dieu et l'homme, c'est-à-dire la réciprocité interne à l'alliance.

Pour sa démonstration C. Duquoc procède en trois parties. Dans la première, il s'appuie sur des figures bibliques « archaïques » (Adam, Caën, Noé...), puis historiques (Moïse, Elie...) et enfin sapientielles dans lesquelles il inclut Jésus

avec Job et Quohélet. Ce parcours de théologie biblique montre que les écrivains bibliques ont résisté à la tentation de livrer une image unifiée de la relation de l'homme à Dieu et ont laissé toute la place à l'inattendu d'une multiplicité d'expériences ouvertes à travers des itinéraires humains non balisés. La seconde partie se consacre à l'exercice risqué de présenter « l'invention humaine du divin dans l'espace laissé libre par la révélation biblique ». Nous avons là un parcours en anthropologie et en philosophie qui vise principalement à montrer le mouvement de marginalisation de la singularité chrétienne en Occident au profit d'une rationalisation du divin. La troisième partie se présente comme une déconstruction de la théologie classique et de ses grands attributs (la toute-puissance, l'omniscience, la prédestination, la providence...) pour aboutir à la thèse centrale, à savoir que la figure du *serviteur* doit servir de clé de lecture à la compréhension du Dieu partagé.

Cet ouvrage offre une intéressante synthèse des recherches de C. Duquoc pour comprendre Dieu au-delà de l'alternative soit « Dieu bouche-trou », soit « Dieu est mort », dans le cadre d'une théologie de l'incertitude et du provisoire. La réflexion fait souvent le point de manière savoureuse et brillante sur des questions difficiles de la théologie : la question christologique bien sûr, mais aussi la prédestination, ou l'effacement de Dieu en Occident, par exemple. Bien qu'elle soit toute dominée par l'ambition de dépasser le théisme, on peut se demander si la démonstration mise en œuvre ici réussit à sortir de ce cadre. Il est frappant (et parfois un peu fastidieux, car on ne sait plus qui parle) de retrouver constamment le mot Dieu comme sujet des propositions comme le font les

## COMPTE-RENDUS

écrivains bibliques. C'est là évidemment un choix rhétorique, mais on peut se demander s'il n'entraîne pas l'auteur à évacuer totalement la question « comment Dieu parle ? », et même « pourquoi Dieu parle ? ». Il est notoire qu'en ce domaine, alors qu'il est question d'autorévélation, le nom de Rahner n'apparaît jamais sous la plume de l'auteur. Certes l'approche de Rahner est très contextuelle, mais elle eut le mérite d'ouvrir la réflexion théologique à la prise en compte des conditions de possibilités du discours théologique, qu'une approche trop facilement et rapidement narrative en vient nécessairement à éluder.

Christophe BOUREUX

Dietrich BONHOEFFER, *Résistance et soumission – Lettres et notes de captivité*, Labor et Fides, 2006, 630 p.

Il s'agit d'une nouvelle édition, augmentée et révisée, sous la direction d'Henry Mottu. On y trouve tout ce que le théologien a écrit et reçu comme courrier en captivité, à l'exception de la correspondance avec sa fiancée Maria (disponible chez Labor et Fides sous le titre *Lettres de fiançailles. Cellule 92. 1943-1945*), et des quelques courriers perdus. Un arbre généalogique (p.558 - indispensable pour situer les correspondants non présentés en notes), des index et des bibliographies fournies en allemand et en français, ainsi qu'un appareil critique très pointilleux complètent le texte.

Cette publication fait davantage ressentir le climat de la guerre, la lutte perpétuelle contre l'angoisse de la perte des êtres chers, le deuil incessant des disparus... et au cœur de cette tourmente, l'attachement à la vie, à la science, à la musique, à la lecture, à l'écriture, de la

famille et du cercle d'amis de Dietrich Bonhoeffer. Si les événements obligent à renoncer à façonner sa vie, du moins n'empêchent-ils pas de la porter, en attendant que s'apaisent les puissances qui déterminent le monde et contre lesquelles la raison ne peut rien (cf. p.351-352).

Au cœur de l'épreuve, c'est toute une spiritualité de l'existence qui est ainsi déployée, une conscience toute particulière du rapport au temps, de la nostalgie, de l'espoir, de l'attente, et de plus en plus, le consentement à la vie vécue et au destin. Quoi qu'il puisse arriver, Bonhoeffer ne regrette pas son engagement et sa résistance au nazisme.

Ainsi est aussi manifesté le caractère très incarné de la pensée de Bonhoeffer, son lien permanent avec l'expérience, son besoin incessant de dialogue, en particulier avec Eberhard Bethge, son ami de cœur, le confident de toutes ses pensées, celui qui a suscité l'expression écrite de sa réflexion théologique,<sup>2</sup> en particulier autour de la prédication de la foi chrétienne dans un monde devenu majeur, qui vit comme si Dieu n'existait pas.

On le sait, il s'agit d'intuitions et d'ébauches plus que de réflexions achevées et organisées. Mais elles donnent toujours à penser face à la tentation bien présente encore de réagir à la sécularisation par un retour non-critique du religieux.<sup>3</sup>

Jean-Etienne LONG, dominicain

2. Bonhoeffer écrit ainsi à son ami : « Si nos pensées émanaient souvent de moi, c'est à toi qu'elles devaient entièrement leur clarification. C'est seulement dans le dialogue avec toi que j'ai appris si une pensée valait quelque chose ou non » (p. 160).

3. Rappelons ici le numéro 264 de *Lumière & Vie* consacré à la vie et à la pensée de Dietrich BONHOEFFER.

**"Avec ou sans Dieu, le philosophe et le théologien"**, Un dialogue entre Régis DEBRAY et Claude GEFFRÉ, Bayard, 2005, 160 p.

Deux auteurs reconnus pour leur compétence, un philosophe et un théologien, échangent sur la difficile question de la religion telle qu'elle leur apparaît à travers l'histoire jusqu'en notre post-modernité. Ce n'est pas un livre toujours facile à lire, car certaines allusions culturelles ne seront comprises que par un public averti, et comme dans tout dialogue vivant, il y a parfois des excursions qui nous demandent un effort pour en revenir à la question principale. A vrai dire, nos deux auteurs ont un réel point commun : la nécessité d'une fonction religieuse incluant la nomination de ce qu'on appelle Dieu. Pour autant les divergences ne manquent pas quant à l'interprétation du phénomène religieux. Et c'est précisément là que le débat devient intéressant.

Une première question réside dans l'analyse que l'on peut en faire actuellement. Un monde encore marqué par le religieux tel que nous le révèlent les Etats-Unis ? Ou un monde, tel l'Europe qui apparaît comme un monde sorti du religieux ? Régis Debray semble éprouver un certain pessimisme devant ce monde "en panne d'essence" tandis que Claude Geffré trouve des raisons d'espérer dans ce qui est en train d'advenir, qu'il s'agisse de la construction européenne ou de la mondialisation. Ces réalités, il les lit comme des champs de possibles. Mais, par là, tous deux se plaisent à souligner le rapport qui existe entre le religieux et

le politique.

Mais dans ce rapport, comment définir le religieux ? Est-ce une utopie opérationnelle du point de vue social ? Est-elle ce qui fait lien avant de donner sens ? Régis Debray insiste à l'évidence sur cet aspect social tandis que Claude Geffré insiste sur la fonction de sens, révélée par le sacré, qui est au cœur du religieux. Alors faut-il privilégier l'extérieur ou l'intérieur ? Ce qui revient à se demander où il faut faire porter la question : sur la pratique sociale de la religion ou sur la question de Dieu ? Ou encore, faut-il simplement pratiquer cette médiologie proposée par Régis Debray, qui essaie de percevoir comment se constitue une tradition religieuse ? La médiologie en question ne se veut pas une discipline comme telle mais une méthode d'enquête permettant de repérer les conditions culturelles dans lesquelles naît un courant religieux. Ainsi, pour lui, la naissance du Dieu unique correspondrait à cette naissance de l'écriture ouvrant le champ des religions du livre avec le corps social qui leur correspond.

Alors, il faut bien parvenir à la question qui préoccupe : le religieux est-il un invariant anthropologique ? Et qu'en est-il de ce sacré qui paraît le constituer ? Est-ce une réalité en soi ou une fonction qui se repère à ce qu'elle produit ? Or, ce qu'elle produit n'est pas toujours de nature religieuse : la société civile n'a-t-elle pas aussi des espaces sacrés ? Il convient d'affiner encore ce que peut être le religieux. Claude Geffré va le définir comme ce qui décentre l'homme vers un ailleurs, un dépassement de sa propre finitude. Et sur ce point Régis Debray est bien d'accord, reconnaissant que la finitude humaine appelle un élément d'infini.

3. Rappelons ici le numéro 264 de *Lumière & Vie* consacré à la vie et à la pensée de Dietrich BONHOEFFER.

## COMPTE-RENDUS

Pour autant, l'homme est-il naturellement religieux ou le devient-il ? Il le devient lorsque face à sa contingence absolue, l'homme se distinguant de l'animal, se situe par rapport à son origine et à sa fin ; et il le devient aussi par le fait qu'il transmet cette préoccupation. Alors la religion, c'est faire lien ou faire sens ? Pour Claude Geffré, il y a une réelle réciprocité dans ce qu'il appelle le "doxologique", ce lieu où l'un et l'autre sont repris dans une attitude d'adoration.

Mais dans la société actuelle, qu'est-ce qui participe directement de cette catégorie du religieux ? Faut-il que le mot Dieu soit invoqué pour cela ? Tous deux, avec des motifs différents semblent d'accord pour l'admettre. Et de faire un procès à la sécularisation qui aurait déplacé le religieux en donnant un caractère sacré à des réalités humaines, telles que le parti, l'Eglise en tant que parti, le culte de la personnalité, etc. Il reste donc à préciser le lien qui peut exister entre le sacré et le religieux. Sont-elles deux réalités antagonistes ?

L'ouvrage se termine par un chapitre qui pourra paraître étonnant à certains lecteurs, à un moment où se cherche des terrains d'entente entre les religions. Ils posent tous deux la question de savoir si par leur nature même les religions ne créent pas des univers culturels et anthropologiques différents et qui ne sauraient évoluer que par eux-mêmes. Voilà bien une interrogation qui rejoint cette conviction que toute culture ne peut vraiment évoluer qu'en puisant dans ses propres richesses.

Oui, c'est un livre qui pose des questions importantes sur ce qu'est le religieux, dans son sens le plus universel. Et à ce titre on ne peut qu'en reconnaître l'intérêt pour tout homme qui cherche à réfléchir

à cette question, indépendamment de la religion dont il se réclame. Il reste que le chrétien restera sur sa faim, peut-être même sera-t-il quelque peu déçu. Comment se fait-il que dans le cadre de la question posée, la situation du christianisme comme sortie de la religion n'aie pas été abordée ? Suffit-il de mépriser la sécularisation pour se dispenser d'aborder la question de l'incarnation qui, faut-il donc le rappeler, est le cœur même du Christianisme ? Les éditions Bayard pourront peut-être aussi trouver là une suggestion pour un nouveau livre... et qui peut-être soit pour un peu plus "grand public" ?

Martin HILLAIRET, dominicain

## Théologie morale

*Parlons argent. Economistes, psychologues et théologiens s'interrogent*, sous la direction de Daniel MARGUERAT, Genève, Labor et Fides, 2006, 140 p.

Ce volume regroupe sept contributions issues de spécialistes relevant, à l'exception d'un moine de Bose, des Universités de Lausanne et de Neuchâtel. Il constitue une très utile réflexion chrétienne sur l'argent dans un contexte marqué par le poids des décisions économiques et financières sur nos vies concrètes où l'exigence d'affirmation de la liberté évangélique nous fait poser la question : de quoi parlons-nous quand nous parlons d'argent ?

L'économiste Alexander Bergmann nous dit que l'argent est le moyen d'échange par excellence, car il est la mesure universelle des valeurs, ce qui est bien la définition moderne de la monnaie. Mais, en devenant un moyen d'accumulation

des valeurs, l'argent ne risque-t-il pas de devenir une fin et donc une idole ? Sans doute, l'observation objective de la vie économique montre qu'il est en réalité chez beaucoup d'entrepreneurs et d'acteurs de la vie économique d'abord un moyen d'agir. Néanmoins nous assistons à des dérives inquiétantes : salaires exorbitants, place envahissante de la Bourse, recherche de la rentabilité maximale des sociétés et primat des logiques financières, excitation des besoins de dépenses des consommateurs, poids excessif des préoccupations matérielles et marchandisation de tous les aspects de la vie. Appel est fait en conclusion à la responsabilité du consommateur qui doit garder la maîtrise de son mode de vie en fonction de ses valeurs.

Le théologien qui dirige le volume nous propose un parcours biblique sur l'argent. La racine hébraïque du mot qui désigne l'argent se réfère au désir. Cela montre qu'il s'agit d'une question spirituelle. L'Évangile nous propose différents exemples : le choix radical entre Dieu et Mammon, cette divinité personnifiée qu'est l'argent et qui doit être profanée, voire déshonorée, comme l'écrivait en 1954 Jacques Ellul; Zachée, le riche qui change le sens de l'argent lors de sa rencontre avec Jésus; vendre tous ses biens pour suivre Jésus proposé au jeune homme riche ; l'idéal de mise en commun des chrétiens de Jérusalem ; la collecte organisée par Saint Paul au profit de cette communauté dans le besoin ; la prééminence du don sur l'échange, car ce que vous avez reçu gratuitement, vous devez le donner gratuitement. Marguerat nous montre que ces solutions diverses ne sont pas à reproduire telles quelles, mais constituent des modèles pour penser, entre convictions évangéliques et

participation à la vie sociale, la question de savoir quel rapport à l'autre s'exprime dans nos rapports à l'argent.

Les autres contributions apportent des éclairages complémentaires. Le psychiatre Olivier Spinler analyse le rapport à l'argent dans le cadre de l'évolution de la personnalité, le théologien Denis Müller cherche à situer la communauté protestante face au nouvel esprit du capitalisme tel qu'analysé par les sociologues Boltanski et Chiapello dans un ouvrage paru sous ce titre en 1999. Il s'efforce ainsi de remettre à jour la célèbre thèse de Max Weber ; le théologien Félix Moser réfléchit sur le passage de la pitié à la compassion face aux inégalités et misères de notre temps, tandis que sa collègue Nicoleta Acatrinéi plonge dans l'œuvre de Jean Chrysostome pour y chercher des enseignements sur le bon usage des richesses.

En début d'ouvrage, l'économiste faisait appel à la responsabilité du consommateur. Or l'idéal de sobriété est proposé dans la vie monastique. Un moine de l'abbaye bénédictine de Bose se demande ce que peut signifier l'expression « vivre de peu ». La vie religieuse canoniale avec sa règle dite de Saint Augustin ne disait-elle pas dans une formule qui n'est pas dans ce texte, mais qui pourrait y être, « il vaut mieux avoir peu de besoins que beaucoup de biens ». Face aux dérives financières et aux menaces écologiques, la question de la sobriété est devenu un problème politique majeur. On peut regretter que cet ouvrage, par ailleurs remarquable, n'approfondisse pas davantage ce point.

Hugues PUEL

## Vie ecclésiale

Gregory BAUM, *Etonnante Eglise. L'émergence du catholicisme solidaire*, Bellarmin, Québec, 2006. Traduit de l'anglais par A. Beaudry, 227 p.

Expert au concile Vatican II, Gregory Baum a pu ensuite durant toute sa carrière d'enseignant et de théologien en Amérique du Nord assister aux évolutions de la doctrine du catholicisme dans les cinq domaines suivants : le droit des personnes, la présence du salut de Dieu dans l'histoire des hommes, l'enseignement social, la doctrine de la guerre et de la paix entre les peuples, le pluralisme religieux dans l'œcuménisme chrétien et le dialogue interreligieux. Tels sont les cinq sujets abordés dans les chapitres de cet ouvrage très pédagogique.

G. Baum prend donc le contre-pied de l'opinion superficielle qui voit dans le magistère catholique un parangon de fixisme et de rigidité doctrinale, pour au contraire s'émerveiller et rendre grâce de l'extraordinaire évolution de son enseignement officiel depuis environ un siècle, le concile Vatican II constituant une charnière ayant à la fois conforté des évolutions antérieures et par la suite permis des adaptations progressives. La thèse de l'auteur est que le catholicisme a su réagir « avec créativité au nouvel horizon éthique suscité par la modernité, en particulier par la démocratie égalitaire ». En ayant renouvelé sa réflexion sur la Parole de Dieu (*Dei Verbum*), le catholicisme a su produire un jugement positif sur la modernité en y faisant la part entre les signes des temps et son versant sinistre « notamment sa trahison de la solidarité humaine ». L'auteur s'applique ainsi, textes à l'appui, à montrer des changements notoires dans les écrits du

magistère. L'un des plus forts est sans doute l'abandon de la société comme ordre aristocratique qui prônait la soumission aux princes, l'acceptation du statut social acquis à la naissance et la fidélité inconditionnelle aux valeurs établies, seul bastion que *Mirari vos* en 1832 pouvait opposer à la revendication de liberté de conscience et de souveraineté des peuples. Un siècle plus tard et de manière bien différente *Gaudium et Spes* se prononcera sur le devenir et l'institution des sociétés en terme de liberté, d'égalité et de participation de tous au bien commun.

Une question accompagne donc chacun des chapitres : « peut-on admettre que l'Eglise change d'idée ? ». Dans la conclusion, l'auteur revient sur cette question en analysant l'exemple de la liberté religieuse. La réponse est visiblement oui, car il n'y a qu'à écouter les victimes pour s'en convaincre (le témoignage des protestants ou des juifs par exemple, pour qui la grande prière du Vendredi saint avant sa reformulation, n'attendait que la conversion). En même temps, l'auteur ne cache pas que la hiérarchie catholique est toujours hostile au nouvel horizon éthique sur la question du centralisme autoritaire de l'Eglise, sur la question de l'égalité des hommes et des femmes, et sur le sens de la sexualité.

Cette ambivalence conduit G. Baum à proposer six aspects qui caractérisent à ses yeux la continuité de l'idée catholique en terme de ce qu'il appelle un *catholicisme solidaire* : cette notion lui permet de ne pas enfermer le catholicisme et ses évolutions sous l'étiquette de son seul enseignement officiel et de laisser ainsi la place aux expériences pastorales, aux théologiens, et à l'influence mutuelle du peuple chrétien et de ses pasteurs



qui tous ensemble constituent le catholicisme en évolution. Ces six aspects du *catholicisme solidaire* sont : l'histoire comme drame de l'homme sauvé, la présence universelle de Dieu dans les traditions de sagesse et la conscience, la dimension de profondeur invisible et mystérieuse, la conviction que le bien que l'homme fait est un don de Dieu, la communion des saints, la compréhension des sociétés à partir des pauvres qui ouvre à une vie contemplative dans l'humilité.

Cet ouvrage fournit donc une réflexion stimulante en proposant une synthèse très accessible sur de grandes questions théologiques et cela dans un style où les anecdotes personnelles se mêlent aux informations essentielles. C'est une bonne démonstration de son sujet même : la théologie se fait dans l'histoire des hommes avec ses lenteurs et ses évolutions, parfois inattendues et attendues.

Christophe BOUREUX, dominicain

Bénédicte et Patrice DES MAZERY, *L'Opus Dei, enquête sur une Eglise au cœur de l'Eglise*, Flammarion-J'ai lu, 314 p.

Patrice DE PLUNKETT, *L'Opus Dei, enquête sur le « monstre »*, Presses de la Renaissance, 334 p.

Il semble que l'on ne peut évoquer l'Opus Dei sans éveiller les passions. En consonance avec le *Da Vinci Code* qui a remis au goût du jour les accusations portées contre la prélatrice, M. et Mme des Mazery ont publié leur enquête il y a un an. Ils commencent par : « *Opus Dei, Œuvre de Dieu... Un nom qui suscite tous les fantasmes* »... et d'abord les leurs. Pour jouer à se faire peur, ils emploient des titres aussi simples que « *L'Eglise,*

*la grande muette* » ou jugent de la validité d'un témoin – au demeurant fort intéressant – en décrivant son apparence physique et en ajoutant « *Immédiatement, l'abbé N. nous est sympathique* ». De nombreux passages relèvent ainsi d'un superbe enjambement des règles fondamentales qui régissent une enquête.

L'ouvrage de Patrice de Plunkett veut rappeler la vérité quant à l'Opus Dei. Il n'est pas une réponse au précédent livre, mais le cite parfois ; on constate que les sources les plus aimées de nos deux journalistes sortent cabossées de l'enquête de M. de Plunkett, infiniment mieux documentée. Elle montre que l'Opus Dei a été en butte aux persécutions des franquistes, qu'il était chose inconnue et novatrice pour l'époque en promouvant une spiritualité laïque du travail. Dès le départ, l'auteur insiste sur la grande diversité des options politiques et temporelles des membres de l'Opus Dei, et donc sur l'inexistence de l'hydre opusienne, la pieuvre qui fait les délices de M. et Mme des Mazery, qui, aussitôt que l'agissement d'un membre a été signalé – ou plutôt dénoncé –, franchissent un pas et impliquent l'Opus tout entier. M. de Plunkett démonte également les prétendus scandales qui ont affecté l'Opus Dei, parfois sans raison aucune, et montre comment la réalité de l'Œuvre est loin des idées reçues : elle lui paraît plus porteuse de modernité que de conservatisme, plus attachée à l'individu qu'aux masses.

M. de Plunkett reconnaît aussi les erreurs de communication de l'Opus Dei, qui se voulait discret par souci apostolique ou par sécurité et qui a ainsi éveillé la curiosité. Peu de gens connaissent vraiment l'Œuvre. Mais il n'aborde guère une question importante : si l'Opus Dei

## COMPTE-RENDUS

fait peur, c'est aussi que quelques-uns de ses membres n'ont pas été irréprochables. Cela constitue l'argument le plus valable de M. et Mme des Mazery. Ces membres ont pu recruter de trop jeunes confrères, manquer de discernement, vouloir faire grandir l'Œuvre avec un zèle trop évident et parfois désolant, et cela s'est vu. Ces critiques adressées à l'Opus Dei ne sont-elles pas celles que toute l'Eglise, qui souffre de l'insuffisance de ses membres, peut subir ? Ce qui, dans l'Opus Dei, effraie le grand public, c'est d'une part une évidente ignorance et d'autre part, probablement, l'existence de chrétiens convaincus ou de gens qui veulent consacrer à Dieu leur vie entière. Au-delà des criants défauts des hommes et des organisations, dont l'Opus Dei n'est pas exempt, serait-ce la foi et l'Eglise qui font peur ? Patrice de Plunkett se rapproche de cette idée, lui qui voit dans l'Opus Dei le monstre idéal et facile pour l'homme d'aujourd'hui.

François ODINET

### Judaïsme

Shmuel TRIGANO, *Le monothéisme est un humanisme*, Odile Jacob, 2000, réédition LGF, 2006, Biblio-essais, 188 p.

"Ni Dieu, ni maître": la pensée moderne a largement accablé le monothéisme. C'est le mérite du petit essai de Shmuel Trigano, réédité en poche, d'allier à la clarté du philosophe les convictions vigoureuses de l'homme de Dieu, et de procéder ainsi à un stimulant "nettoyage de la situation verbale", comme aimait à dire Valéry. Le monothéisme, une vieille lune? Loin d'aliéner l'homme, au point d'avoir été attaqué comme source du totalitarisme, le monothéisme fut originellement, selon la belle formule de

S.Trigano, "l'arche de l'humanité perdue". Ne le serait-il pas encore, et aujourd'hui plus que jamais ? Le monothéisme aurait donc de l'avenir, voilà pour la thèse.

La fraternité de Babel déjà était mensongère et l'auteur s'attache à démontrer comment, dans notre monde apparemment uni par la mondialisation, autrui en vérité n'existe pas. Face à la déshumanisation programmée du genre humain, il en appelle aux "Abraham de demain", capables de ruptures vraiment libératrices d'humanité. Car c'est face à ces expériences de massification ou de dévoiement de l'unité humaine que s'est dressé un jour le monothéisme.

Après avoir fait un sort aux contresens et idées reçues ressassés depuis des décennies de prétendue émancipation, S. Trigano déploie en quelques chapitres aussi chaleureux que rigoureux ce qu'est vraiment l'hospitalité du monde du Dieu unique. Parce qu'unique et séparé de sa création dont il se retire, Le Dieu-Un est précisément celui qui ouvre face à lui un espace disponible, vacant, laissé à l'homme désormais capable d'une vraie liberté mais incapable dès lors de s'arroger à lui seul le monde dans sa totalité. A redécouvrir donc, dans les temps prométhéens qui sont les nôtres! Le grand mérite du Dieu unique, c'est de faire une place à la gratuité dans la tentation permanente qu'ont les hommes de s'approprier orgueilleusement le monde (la "part-dieu"!), d'humaniser du coup le partage et d'aider ainsi l'homme à reconnaître et respecter, au sein de l'humanité, la même altérité chez ses semblables. Le monothéisme comme condition de la véritable égalité, sous la plume roborative de Shmuel Trigano, n'est donc plus un paradoxe.

Le monothéisme est bel et bien un humanisme. Le plaidoyer pour Dieu est autant un plaidoyer pour l'homme. La rigueur de la démonstration n'empêche pas le livre de vibrer de la ferveur d'une promesse. "Appel à être!", "Debout l'homme!", ces titres de deux chapitres, disent assez la force d'une conviction: si Shmuel Trigano a la passion de ce qu'il appelle "l'humanité monothéiste", c'est parce qu'elle porte aussi en elle une étincelle divine qui la libère de la fatalité du monde et de la nature, à laquelle elle n'échappe pas mais à qui elle n'appartient pas non plus. Un véritable trésor, que veut désensabler l'auteur au fil des pages de son petit essai.

Pour mettre en perspective l'horizon immense de cette ouverture libératrice du monothéisme, le philosophe prend parfois des accents de prophète. C'est qu'il s'agit de "sortir du chaos de l'histoire", et d'humaniser le monde" (autres titres de chapitres). En un sens, il y a urgence. Un des mérites de l'analyse philosophique de S.Trigano est aussi de s'appuyer sur la Bible, dont il propose presque à chaque page et à propos de passages connus, une lecture renouvelée et souvent perspicace. Ainsi du curieux pluriel de l'impératif divin, "Faisons l'homme à notre image" (Gn 1,26) : "un pluriel ,dit-il, qui n'est ni un pluriel de majesté, ni un pluriel qui associerait les anges, mais un pluriel qui associe les hommes!". Herméneutique judicieuse au service de l'esprit incisif de ce petit livre stimulant, qui méritait bien une sortie en format poche. Il peut ainsi prendre place, aux côtés de celui de Sartre auquel son titre fait écho, dans les bibliographies choisies de tous les apprentis philosophes.

Patrick LAUDET

Daniel FARHI, *Profession rabbin. Entretien avec Gwendoline Jarczyk*, Albin Michel, 2006, 270 p.

"On ne peut pas être rabbin sans aimer les gens". C'est une des affirmations liminaires de ce livre d'entretien avec celui qui fonde en 1977 le Mouvement juif libéral de France (MJLF). Fils d'émigré turc, Daniel Farhi est né et a grandi à Paris, jusqu'en 1943 où une famille protestante de Besançon le recueille et le cache avec sa sœur jusqu'à la Libération. Avec ses amis Serge et Beate Klarsfeld avec qui il milite dans les années 70, il pourchasse les criminels nazis impunis. Depuis 1990, Il est à l'origine de Yom Hashoah, 24 heures au cours desquelles, depuis 1990, sont lus les noms des déportés de France. C'est dire si, au fil des pages, on découvre avec intérêt le récit de cette vie hors du commun.

De chapitre en chapitre, on suit tantôt sa méditation sur la Shoah, ses réflexions sur les affrontements idéologiques qui l'obligent à quitter la communauté de la rue Copernic dont il était le rabbin pour fonder le Mouvement libéral, son analyse personnelle de l'antisémitisme, de la fondation de l'Etat d'Israël, et du conflit israélo-palestinien. Dans un chapitre intitulé "Il faut être fort", loin de toute position extrémiste, il défend la coexistence pacifique de deux Etats et face aux obstacles qui s'accumulent pour aboutir à une paix durable, en appelle à la magnanimité d'hommes providentiels. En se référant à la tradition biblique, comme il le fait souvent, en bon rabbin, il donne un commentaire perspicace de l'épisode de la Fille de Jephthé et s'appuie sur un midrash pour montrer qu'elle n'avait pas vocation à mourir. Comme si, et peut-être en est-il ainsi dans les histoires humaines, au moment où le pire

## COMPTE-RENDUS

paraît inévitable et où la haine semble la plus forte, il suffisait toujours de peu de choses...Avec peu, la fille de Jephthé était sauvée, et il nous montre comment se lit en creux dans le texte le chemin possible. "Il en va ainsi en politique, affirme-t-il, alors qu'il faudrait peu de chose pour dénouer une situation, chacun préfère camper sur ses positions –jaloux de ses prérogatives, de son image, de son rang, de sa prétendue dignité." Mais lui s'attache à ce peu de chose, capable de tout changer. La sagesse des issues possibles, voilà en vérité la quête pragmatique d'un rabbin que le livre rend proche. Sa lucidité sur les difficultés du temps est réelle mais s'enrichit d'une espérance solide, forgée au creuset des épreuves.

A cela s'ajoute un tempérament optimiste, communicatif au fil des pages. Car, loin des prophètes de malheur qui envahissent l'étal des librairies, Daniel Farhi veut croire. Un vibrant credo, prononcé à la synagogue du MJLF en 2003, est donné d'ailleurs en final de son ouvrage. Autant que de croire en Dieu, D. Farhi croit en l'homme : "on peut être un rabbin enseignant, un rabbin de bibliothèque, un chercheur ; mais un "rabbin de communauté", c'est à dire l'homme de religion qui entre en contact permanent avec des hommes, des femmes, des enfants, des maladies, des mourants, ne peut assurer cette part de son ministère s'il n'y a pas d'amour." C'est bien ce chaleureux attachement à l'homme qui respire dans ce plaidoyer humaniste.

Ainsi, et c'est le privilège d'un livre d'entretien, aux côtés des grandes questions qui se posent à l'homme public, en charge de responsabilités officielles, voisinent des pages tout aussi

intéressantes sur des sujets moins graves : un chapitre sur la femme dans le judaïsme libéral, un autre sur "Jésus le juif" pour cet homme engagé dans le dialogue avec les autres religions, un encore sur le monde des jeunes. Jamais il ne prétend donner de leçon : conformément à l'esprit du judaïsme libéral, il se met à l'écoute attentive de la tradition, mais cherche aussi à discerner les signes de ce temps et leur faire place. Aimant à rappeler le Talmud, Daniel Farhi rappelle : "là où il n'y a pas d'homme, efforce-toi d'être un homme". C'est ce à quoi il s'est employé tout au long de sa vie de rabbin, et dont le livre témoigne. Se souvenant que, dans la tradition juive, le monde repose sur trente-six justes, ou encore, dit-il ailleurs, "sur le souffle des enfants qui étudient la torah" il nous stimule à rallier ceux qui "à chaque génération, et qui au demeurant ne sont pas nécessairement juifs, portent le monde en l'empêchant de s'effondrer".

Patrick LAUDET

***Les sens du Shabbat. Echanges juifs et chrétiens autour du 7<sup>e</sup> jour***, Edition des Béatitudes, 2006, 185 p.

Que nous dit le Shabbat? On lit dans cet ouvrage que "le Shabbat est donné à la création pour que la création - dont l'homme est la couronne - n'oublie pas Dieu.". Il nous dit surtout qu'il faut marquer le temps. Le Psaume 90 contient cet appel de David à Dieu: "Apprends-nous à compter nos jours!", ce qui n'a rien d'une comptabilité qui thésaurise, mais qui donne sens. A l'heure où le repos du dimanche est menacé et où l'homme post-moderne déserte le temps, il était utile qu'à l'initiative d'une communauté chrétienne qui pratique depuis ses début

une prière shabbatique, la sagesse juive soit sollicitée pour partager son sens du Shabbat. Il appartient en effet à ceux que Abraham Heschel nomma "les bâtisseurs du Temps" d'éclairer ce commandement central de leur vie.

Fruit d'un colloque organisé en janvier 2004, l'ouvrage rassemble les interventions de personnalités juives et chrétiennes. Côté juif, Anne-Marie Dreyfus éclaire les liens du Shabbat avec les nations, le Shabbat prescrit à Israël n'étant qu'un prélude à ce que chaque nation est elle-même amenée à réaliser. Le Rabbin Philippe Haddad, en précisant que le mot signifie plutôt "cessation" que simple repos, montre que le Shabbat est avant-goût du monde à venir et qu'il met ainsi le monde messianique en perspective dynamique. Dans un suggestif travail d'anthropologie religieuse comparée, le rabbin Krygier articule les notions de femme (Israël reçoit le Shabbat au féminin, comme un fiancé attend sa fiancée!) et de flamme et éclaire, si l'on peut dire, les rituels d'allumage et l'interdiction du feu ou de l'électricité.

Des voix chrétiennes leur font écho, qui abordent sans détours les points de difficultés traditionnels : Donizetti Ribeiro s'attache, dans une étude approfondie du texte et du contexte, aux deux récits de controverses un jour de Shabbat dans l'Évangile de Matthieu. Jean-Eudes Renaud constate combien, dans la réception de la Passion du Christ, la théologie a insisté sur l'amont de la Croix et l'aval de la résurrection et a minoré le Shabbat, gardé intact entre l'un et l'autre, montrant ainsi l'intérêt d'une meilleure prise en compte du Shabbat pour une christologie de l'accomplissement, préférable à celle de la substitution. Johannes Cornides et Marie-Thérèse Huguet méditent le lien entre

le Shabbat et le dimanche, enfin Anne-Marie Bardoux et Sandrine Caneri, membres de l'Église orthodoxe, scrutent les liens entre la célébration du Shabbat et la liturgie orthodoxe.

Il appartenait à Ephraïm Croissant, fondateur de la communauté à l'origine de ce colloque, et à son modérateur, François-Xavier Wallays, lequel propose pour finir un bilan de trente années de pratique du Shabbat à la communauté des Béatitudes, d'ouvrir et de conclure les actes d'un colloque de bonne tenue, qui ajoute une pierre non négligeable à l'édifice grandissant du dialogue judéo-chrétien.

Patrick LAUDET

## Islam

Les publications sur l'islam se sont multipliées en langue française depuis quelques vingt ans ; c'est une bonne chose, à condition, maintenant, de savoir choisir. Mais c'est affronter de grandes difficultés : d'où viennent ces livres ou ces magazines qui nous invitent à d'« autres regards » sur l'islam et les musulmans, pour qui et pourquoi, et pour quoi, sont-ils écrits ? Il y a de plus en plus d'auteurs musulmans, c'est excellent : mais comme chez les non-musulmans, il y a des tendances intellectuelles et politiques comme proprement religieuses, différentes ; il y a des « intérêts » - et des « centres d'intérêts » - divers, pas forcément suspects, mais très variés dont il importe d'avoir conscience. Même quand nous entendons rester dans « le purement religieux », nous vivons avec tellement d'a priori de divers ordres : première éducation, culture générale de nos sociétés, histoire ancienne des conquêtes islamiques et des croisades

## COMPTE-RENDUS

chrétiennes. Il y a l'histoire contemporaine, dans laquelle nous ne pouvons être neutres, et pourtant il s'agit d'être honnêtes, tant dans le souci de garder notre propre identité, que dans le désir de compréhension mutuelle et de dialogue... Le fameux « dialogue des religions » ! Tout cela n'est que normal : mais il importe d'être averti. Les naïvetés ne sont pas permises. C'est exactement pareil pour les ouvrages et articles de non-musulmans croyants ou pas, chrétiens ou catholiques, universitaires (dits « objectifs ») ou analystes en politique. Dans les temps qui sont les nôtres, très à vifs sur tout ce qui est islam et occident, voici quatre exemples au hasard de l'arrivée de publications récentes qui peuvent nous aider à voir plus clair, du moins à poser quelques problèmes nous invitant à la modestie.

Cheikh Khaled BENTOUNES. **Vivre l'Islam : le soufisme aujourd'hui**. Albin Michel, coll. *Espaces libres*, 2006, 290 p.

L'auteur, d'origine algérienne, est héritier de la tariqa (confrérie) alaouite ; ce sont des articles, des entretiens ou des conférences faites entre 1982 et 2004. Le mot « soufisme » inquiète parfois, surtout celui qui n'est pas musulman et qui a de « bonnes » connaissances sur l'islam : le soufisme ne serait pas orthodoxe, d'un ésotérisme plus ou moins louche. Certes, il existe des recherches étranges parmi les soufis ; mais le soufisme est aussi de la spiritualité, comme nous la rencontrons dans les ordres religieux catholiques, la spiritualité bénédictine ou franciscaine ou jésuite, par exemple. L'islam vivant est tout entier marqué dans les familles, dans les quartiers, par le Coran commenté et vécu dans ces courants spirituels qui n'ont pas

de doctrine autre que le Coran, mais colorée et stimulée dans le concret par les prédications, et l'initiation de personnages charismatiques, des « spirituels » anciens ou plus récents qui se transmettent une grâce de vie, une *baraka*. Dans le monde musulman, si l'on veut atteindre à une connaissance honnête de la vie religieuse, il faut tout ensemble reconnaître comment sont enseignés le Coran et les sciences religieuses classiques, quasi immuables (?) dans les *medersa*, et les sentiments dominants de la spiritualité, relativement divers, et susceptibles d'évolutions, dans les *zawiya*. Ce qui complique, ce sont les confusions dans les traductions : *tariqa* signifie non pas « vie confraternelle », mais « voie » (initiation) pour mieux vivre du Coran, où la fidélité, l'obéissance, au Cheikh fondateur et à son représentant (le *khalife*) ont un rôle important. Cette hiérarchie se retrouve dans bien d'autres regroupements musulmans pour réformer l'islam, pour lui redonner du dynamisme plus ou moins violent contre les musulmans jugés infidèles au Coran, et contre les ennemis de l'Islam ; mais ce ne sont pas forcément des confréries, et les membres ne sont pas forcément des soufis, ainsi ceux qu'on appelle les Wahhabites en Arabie, ou les membres d'Al-Qaïda (« le pôle »).

L'éditeur nous prévient que c'est lui qui a fait le classement des chapitres : donc pas de surprises pour un lecteur de culture française. Ce livre peut s'adresser à des lecteurs musulmans pour leur vie de foi en leur faisant comprendre le souffle intérieur qui justifie et soutient les observances ; c'est en même temps un rappel de l'essentiel de la religion musulmane, même si tous les musulmans ne peuvent être pleinement d'accord avec telle ou telle prise de position : « quant aux principes fondateurs de la République

(française) *liberté, égalité, fraternité*, ils sont en accord avec les valeurs universelles que l'islam a toujours enseigné, valeurs qui confèrent une sacralité à la vie de tout être humain, dans le respect et la dignité. *Sauver une vie, c'est sauver l'humanité toute entière* (Coran 5,32) ». Et nous pouvons vivre proches les uns des autres, pacifiquement, musulmans et « républicains » ; mais si ces derniers ne respectent pas les peuples pauvres, s'ils ne laissent pas de place pour la prise de parole et de responsabilité des musulmans, on ne doit pas s'étonner de l'apparition de la violence... Notre livre ne le dit pas, et d'une façon générale, il est pour « la voie du juste milieu », qui a toujours été une des grandes traditions dans l'islam régnant, dans l'islam cultivé qui a fleuri, par exemple, dans l'entre deux guerres en Egypte.

Bref, ce livre est positif, il est un légitime accès à l'islam, mais comme tous les textes simples et courts, il demanderait bien des commentaires. Il est évident qu'en s'adressant aux musulmans, il veut aussi se faire lire par des lecteurs non-musulmans, pour montrer à ceux-ci que la coexistence est très possible et même plus qu'une coexistence, une véritable concitoyenneté. Il faut noter que dans certains pays qui furent colonisés, comme au Sénégal, les confréries ont contribué à une laïcité musulmane à l'égard de l'administration étrangère, la masse des fidèles vivant essentiellement aux rythmes de leur confrérie, les responsables religieux négociant avec le pouvoir de l'Etat ; d'où les facilités lors des indépendances des années 1960-62.

Jad HATEM, **Hallaj et le Christ**, L'Harmattan, 2005, 96 p.

Ce livre est beaucoup plus « pointu ». L'auteur est de tradition chrétienne,

théologien, qui fait de la théologie « plurielle ». Quatre-vingt dix petites pages, sur un thème que traita Louis Massignon en quatre gros volumes. Le sufi persan Al-Hallaj (857-922) a vécu et est mort (sur un gibet) non sans ressemblances avec la vie et la mort de Jésus : et Massignon est revenu jadis à sa foi chrétienne grâce, en partie, à ses études de ce personnage étonnant, qu'on ne peut pas ne pas rencontrer dans le dialogue approfondi entre musulmans et chrétiens.

Mais à vrai dire, les débats sont pleins de pièges. L'auteur de notre livre a un vocabulaire inaccessible aux profanes ; bien des musulmans comme bien des chrétiens seront irrités, à tort, par des semblants de récupération apologétique d'un côté ou de l'autre ; des coquilles de typographie n'arrangent pas les choses. Hallaj serait-il « un chrétien anonyme », « un saint chrétien », « ultra christique », « supra-chrétien » ? Evidemment, en Adam, je fais partie de la grande foule des musulmans, mais je ne m'y retrouve pas, quand je crois avoir part au Christ, et je trompe mes amis musulmans. Je trouve regrettable qu'un certain monde qui se réclame de Jésus-Christ, pense Jésus surtout comme « modèle » surtout quand on se situe en mystique : Jésus n'est-il pas d'abord le partenaire qui appelle à une alliance qui n'est pas de l'ordre du fusionnel ? Et Jésus a-t-il voulu vraiment fonder une secte de « chrétiens » (cf. Act. 11,27) ? Ce sont les païens d'Antioche qui ont éprouvé le besoin d'appeler ainsi les disciples de Jésus peut-être trop pressés d'acquiescer : c'est tellement plus facile pour se situer dans nos sociétés et nos systèmes de penser ! La médiation de salut, d'alliance « nouvelle et éternelle », transcende l'entendement humain, les concepts théologiques les plus affinés.

## COMPTE-RENDUS

Ce livre peut ouvrir à des débats interreligieux trop rares où tous les interlocuteurs, non seulement s'écourent mutuellement, mais se donnent aussi la parole, et sont amenés à estimer, voire admirer, ce que croient les autres, où ils seront surtout amenés à préciser leurs propos, même à les corriger. Ce peut être tout un effort commun, riche en approfondissement intellectuel et spirituel, sans nécessairement aboutir à une conclusion unique, satisfaisante pour toutes les parties. La réconciliation, l'union, ne nous appartiennent pas : mais le désir de celles-ci se vivifie dans un mutuel respect, quand le Seigneur voudra, par les chemins qu'il voudra. La patience de Dieu n'est pas pressée. C'est la patience des hommes, qui risque de se décourager, notamment par les préoccupations trop autocrates de l'auteur de notre petit ouvrage : Jésus s'est présenté et offert comme serviteur de la réconciliation et non comme son centre. Une des grandes raisons de la violence d'aujourd'hui n'est-elle pas que ce sont toujours les mêmes qui prennent la parole, qui occupent le centre des tribunes de l'O.N.U. et les antennes de la télévision ?

Anne-Marie DELCAMBRE, **La schizophrénie de l'Islam**, Desclée de Brouwer, 2006, 258 p.

Voilà un titre provocateur à souhait, tout à fait d'actualité pour apaiser les esprits et faire taire les armes ! L'auteur avec honnêteté se réfère à un excellent livre de Daryush SHAYEGAN pour traiter de schizophrénie ; cet auteur, se reconnaissant du monde irano-islamique, a pris soin de bien préciser, dans le sous-titre de son livre *Le regard mutilé* (Albin Michel, 1989) qu'il traitait de la schizophrénie culturelle de civilisations qui sont restées en retrait de l'histoire et n'ont pas

participé à la fête des changements : pensées archaïques, moyenâgeuses, qui ont régné en Occident jusqu'à Albert le Grand et Thomas d'Aquin ; c'est grâce au musulman Averroès que ceux-ci ont bien discerné pensée théologique et philosophie, foi et histoire. C'est fort malheureux que les musulmans eux-mêmes ne surent pas profiter des leçons de leur maître Averroès ; l'islam n'y est pour pas grand-chose, mais davantage les luttes de pouvoirs et les retards intellectuels des sociétés, les uns et les autres jouant à se renforcer mutuellement ; toute une physionomie du catholicisme s'est trouvée transformée, avec la Renaissance... Grâce à Dieu, Thomas d'Aquin a fini par l'emporter sur les clercs de son église au XIII<sup>e</sup> siècle. Toutes les religions et idéologies qui veulent dominer en ce monde engendrent quelque schizophrénie : nous connaissons des exemples récents qui n'ont rien à voir avec l'islam. Il importe donc d'éviter tout ce qui complique encore les problèmes graves de notre temps.

Emilio PLATTI, **L'islam, ennemi naturel ?**, Le Cerf, 2006, 304 p.

Ce livre répond bien à ma question d'introduction : comment choisir dans tous les livres qu'on nous propose sur l'islam aujourd'hui ? L'islam n'est pas naturellement l'ennemi du reste de l'humanité : lui et les autres sont des hommes de liberté, appelés à surmonter leurs conflits. C'est vrai, longtemps les musulmans ont voulu vivre comme s'ils n'étaient qu'entre eux ; ils n'ont pas élaboré de théologie de minoritaires parmi de non-musulmans. Jadis, pour négocier avec les occidentaux, les musulmans utilisaient des médiateurs juifs ou grecs. Cela permettait une théologie éminemment triomphaliste que les



catholiques ont eux-mêmes bien connue. A partir de nos textes scripturaires, nous sommes devenus de farouches antisémites, avec Matthieu 15-23, qui voulaient nous mettre en garde contre l'hypocrisie, ce mal typiquement religieux ; cf. aussi l'évangile de Jean. Franchement les textes chrétiens sont bien plus nombreux contre les juifs, que les textes musulmans contre les chrétiens ! On pouvait à certaines époques, dans certains contextes historiques, penser que les Juifs en diaspora devenaient même les stimulants d'une humanité capable de surmonter ses richesses diverses en harmonies fécondes.

Mais voilà qu'au terme d'une époque coloniale européenne (après un long impérialisme ottoman !), se rejoignent un sionisme sectaire et un écrasant pouvoir

américain pour susciter un terrorisme du milieu de peuples qu'on ne veut pas inviter à la table de tous, parce que trop faibles militairement et économiquement. En tout cela, certes, il y a de la religion, au sens le plus étriqué, mais pas beaucoup de FOI en Dieu (bien sûr, pour ceux qui entendent se référer à Lui) ni en l'homme. Le terrain de la foi, y compris musulmane, peut nous ouvrir des voies de progrès vers la paix. Le terrorisme fait peur, c'est l'arme de ceux à qui on n'offre jamais la parole, et celle des lâches : il faut arriver à une politique capable de les dissocier. Mais tous les ressorts et les mécanismes qui jouent dans les crises que nous vivons, sont toujours les mêmes, avec des hommes qui adorent, à bout d'arguments et de forces de frappe, se servir de l'idole religieuse.